

SÁNDOR KISS

Variations sur l'autobiographie : Albert Gyergyai et Jean-Paul Sartre

Deux autobiographies seront placées côte à côte ici, avec leurs ressemblances et leurs divergences : *Les Mots* de Jean-Paul Sartre (1964) et *Anyám meg a falum* d'Albert Gyergyai (1972)¹. La comparaison portera d'une part sur les procédés narratifs des deux auteurs et les centres d'intérêt qui gouvernent les deux récits, d'autre part sur les principes d'explication – psychologiques, sociologiques, philosophiques – appliqués à la trame des événements. Malgré les approches différentes, les « mots » et les « choses » finiront par s'éclairer mutuellement dans les deux autobiographies, qui répondaient au même besoin impérieux pour les deux auteurs, à un point déterminé de leur itinéraire spirituel.

En effet, malgré leurs profondes différences, ces deux écrivains se penchent sur leur passé avec la même exigence d'« intégralité », en voulant comprendre pleinement les liens secrets qui se tissent entre les occupations diverses et entre les époques éloignées d'une vie. Je ne pense pas que je doive me livrer ici à une recherche historique minutieuse concernant les événements réels traversés par les deux hommes ; mon propos n'est pas de scruter leur sincérité ou les déformations par lesquelles ils pourraient altérer les faits ; dans le cas des deux ouvrages, la cohérence interne et une « intuition d'authenticité historique » ressentie par le lecteur garantissent un désir de sincérité et provoquent notre adhésion au « pacte autobiographique ». Les questions que je me poserai à propos des deux auteurs seront plutôt celles-ci :

¹ Jean-Paul Sartre, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964 (= LM) ; Gyergyai Albert, *Anyám meg a falum*, Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1972 (= AF).

Quelle est leur technique de raconter une histoire ? Quels sont les types d'explication dont ils se servent pour introduire de l'ordre dans un ensemble d'événements apparaissant d'emblée comme fortuits et enchevêtrés ? Et enfin une question si l'on veut, plus philosophique : comment s'organise la mémoire qui sous-tend ces récits, avec les nœuds caractéristiques auxquels se rattachent les zones les plus claires du passé et les souvenirs les plus limpides ?

Toute analyse narratologique s'intéresse aux sources dans lesquelles le narrateur puise ses informations : le narrateur est-il « omniscient », pénètre-t-il dans la vie intérieure de son personnage, ou, au contraire, va-t-il se contenter des signes extérieurs de cette intimité ? La question semble perdre de son sens quand il s'agit de se raconter soi-même, puisque le narrateur est alors placé au milieu de sa propre intimité – et pourtant, l'attitude de ce voyageur-en-soi n'est pas évidente d'emblée. Les attitudes peuvent même être polarisées : en décrivant son passé, le narrateur peut s'arrêter à la surface visible, pour ainsi dire, et se limiter à rendre compte de ses comportements à la manière d'un observateur extérieur ; ou, au contraire, il peut inonder son récit de commentaires incessants, en produisant deux récits parallèles : celui des actes et celui des motivations. Nos deux autobiographies – sans arriver à ces extrémités – incarnent effectivement deux types différents, qui sont d'ailleurs symbolisés par les titres des deux ouvrages. Ces titres sont clairement explicités dans le texte des livres. Albert Gyergyai se pose dans son prologue cette question :

Est-ce vraiment le titre qu'il faut ? Je ne vois pas tout à fait ce que je voudrais raconter ; mais je sais que ma mère signifie aussi mon village, et que j'ai connu et j'ai aimé mon village, cette première communauté humaine vivante, à travers ma mère et par ses yeux (AF 6)².

Sartre reste fidèle au titre choisi par l'articulation même de son autobiographie, dont la première partie s'intitule « Lire » et la seconde « Écrire ». Le chemin qui, dans son enfance, l'a conduit au monde était pavé de *mots* : « pour avoir découvert le monde à travers le langage, je pris longtemps le langage pour le monde » (LM 151). Dès ce moment, on aperçoit des « variations sur l'autobiographie » : deux écrivains, deux grands connaisseurs de la littérature, presque contemporains l'un de l'autre, se cherchent

² Nous citons le texte hongrois dans notre propre traduction.

eux-mêmes par des détours différents. Les manières de raconter divergeront. Chez Gyergyai, les titres de chapitres mêmes parlent d'une approche indirecte : « Mon frère devient poète » ; « Ma mère et le théâtre » – pour parvenir à soi, le détour consiste à restituer, par la mémoire, des visages disparus, à faire revivre une famille et une communauté villageoise englouties par le Temps et à retraverser, par ce biais, sa propre « éducation sentimentale » (c'est l'écrivain lui-même qui a recours à ce terme, en parlant de son livre³). En effet, dans le fond, derrière tant de portraits esquissés, au-delà d'une sorte de sociologie lyrique⁴ appliquée à un village hongrois du début du xx^e siècle, c'est un enfant ou un adolescent qui nous attend, fils d'instituteur et membre d'une famille nombreuse, famille ni pauvre ni vraiment aisée, ayant une place fixée dans la hiérarchie sociale, famille juive dans un monde où la divergence des traditions n'est pas encore source d'hostilité.

Je voulais – dit l'écrivain dans son prologue – rester seul, à l'étape dernière ou avant-dernière de ma vie, avec ceux que j'aimais, ceux qui m'accompagnent depuis mon enfance au-delà même de leur vie (AF 5).

Pour celui qui veut se souvenir, pour l'auteur d'autobiographie, le détour a valu la peine, et Mnémosyne peut le gratifier de son divin sourire. Nous dirions que le narrateur a choisi la chronique des « comportements », mais ce serait gravement réduire la portée de l'entreprise artistique : la description du « comportement » s'enrichit de celle du regard. C'est un regard posé d'abord sur un monde ressenti comme harmonieux et sans faille, mais affleure bientôt l'interrogation devant l'injustice sociale ou devant une autre vie, un autre destin. L'image de Kalló Etel, domestique de la famille, mais prenant une large part à l'éducation des enfants aussi – « la servante au grand cœur », comme l'appelle Gyergyai en citant Baudelaire –, éclaire cette enfance dans la mémoire du

³ Dans la notice accompagnant l'édition citée.

⁴ L'un des premiers comptes rendus du livre a souligné à juste titre une synthèse de la « chronique » et du « lyrisme » (V. Gyenis, dans *Kortárs* 18, 1974, pp. 154-155). Dans un ouvrage sur *l'Autobiographie*, J. Szávai place l'autobiographie de Gyergyai parmi les meilleurs ouvrages littéraires contemporains et affirme qu'elle soutient la comparaison avec les romans les plus intéressants de la même période (*Az önéletírás*, Budapest, Gondolat, 1978, p. 216).

narrateur, d'après le témoignage d'un long chapitre du livre, qui peut nous apparaître comme une sorte de nouvelle enfouie au fond de la trame narrative.

Chez Sartre, le détour est différent. Nous nous rapprochons d'une autobiographie commentée, où le récit de la prise de conscience enfantine et de la maturation intellectuelle se double d'une interprétation constante de la part du narrateur : la prise de vue est directe, et la présentation est soumise au miroir grossissant de la réflexion⁵. Orphelin de père, gâté par sa mère et ses grands-parents maternels, élevé avec soin et entouré de livres au sein d'une famille bourgeoise, l'enfant grandit dans un monde qui ne lui oppose pour ainsi dire pas de résistance et qui secrète l'ennui. Guidé par ses lectures, il est à la recherche d'une mission, tout en se sentant « superflu » et sans pesanteur dans son isolement. Le langage des commentaires est nécessairement un langage d'adulte analytique qui se superpose à l'expérience de « Poulou » : « J'étais *rien* : une transparence ineffaçable » (LM 73) ; « ma profonde inutilité m'était d'autant plus manifeste que le rituel familial me paraît constamment d'une nécessité forgée » (LM 78). La rédemption ne peut venir que d'un creux dans le monde que l'individu a mission de remplir : « on m'avait répété que j'étais un don du Ciel, très attendu, indispensable à mon grand-père, à ma mère : je n'y croyais plus mais j'avais gardé le sentiment qu'on naît superflu à moins d'être mis au monde spécialement pour combler une attente » (LM 137). C'est l'adverbe *spécialement* qui est doté ici d'un rayonnement tout particulier : cette rédemption devait venir des *mots*, du langage, réseau à la fois complet et mouvant qui prend les choses dans son piège ; rédemption pour celui qui devient écrivain, qui renaît en devenant écrivain et espère une rédemption pour

⁵ Cette relation entre histoire et commentaire possède un autre aspect, que Philippe Lejeune a soumis à une analyse pénétrante (*Le pacte autobiographique*, nouvelle édition augmentée, Paris, Seuil, 1996, pp. 197-243). Il s'agit du rapport entre la *chronologie des événements* et le *sens du récit*, celle-là étant subordonnée à celui-ci : chez Sartre, « Jusque dans l'ordre chronologique, c'est finalement le *sens* qui organise le récit » (p. 200) ; « L'ordre du livre est celui d'une dialectique déguisée en suite narrative » (p. 204). L'image de l'enfance peut ainsi revêtir la forme d'une « vaste synchronie » (p. 227), où la présentation, en apparence chronologique, est en fait fonction des intentions interprétatives. Notons que malgré une approche plus « indirecte », le récit de Gyergyai n'est pas linéaire non plus : une des sources de son lyrisme est précisément le caractère peu strict de la chronologie et la « réorganisation » du temps dans chacun des chapitres.

autrui par ses livres (« je dresserais des cathédrales de paroles sous l'œil bleu du mot ciel » (LM 152)).

Quel que soit cependant le chemin choisi pour l'approche de nous-mêmes, un certain type de commentaire semble inévitable. Ce commentaire par excellence, c'est l'explication par les origines : c'est la tentative de retourner à l'enfance pour « prévoir rétrospectivement », pour prévoir après coup. Il est clair d'ores et déjà que cette entreprise paradoxale a trouvé sa place dans nos deux autobiographies. Sartre pense qu'il a dû entrer dans l'empire des *mots* et le substituer au monde réel parce que son enfance bourgeoise ne lui offrait pas d'autre refuge contre l'ennui ; tandis qu'Albert Gyergyai veut réveiller par son livre ceux qui, en fait, ne le quittent plus depuis l'enfance, l'ont pénétré jusqu'au sang et jusqu'aux os, restent présents dans sa manière de parler et ne sortent plus de sa mémoire. C'est à l'enfance qu'il revient de forger les grandes vocations, les projets qu'on n'oubliera plus et le désir de la gloire, comme en témoigne Sartre : « je choisis pour avenir un passé de grand mort et j'essayai de vivre à l'envers. Entre neuf et dix ans, je devins tout à fait posthume » (LM 165). Les adieux dits à l'enfance, fussent-ils très doux, marquent à jamais : « Les douces lamentations de ma mère ont tôt fait de tuer dans mon âme timide et sensible la foi insouciant et la confiance paradisiaque de l'enfance » (AF 106).

Par cette évocation de la force explicative qui réside dans les souvenirs d'enfance, les deux autobiographies connaissent, malgré leurs profondes divergences, une convergence qui nous procure, à la lecture comparative, une expérience cathartique⁶. Le plaisir douloureux de se recomposer dans son intégralité humaine, la volonté de se regarder en face avant de disparaître ont pour instrument, chez Sartre et chez Gyergyai, la construction d'un réseau de souvenirs dont la réalisation linguistique est fortement marquée au point de vue du style : abstraction et impression de rapidité⁷ teintées d'ironie dans *Les Mots*, et une sorte de « pudeur lyrique » chez Albert Gyergyai, traduite par

⁶ Le « double effet d'universalité et d'exemplarité » qu'Édouard Morot-Sir a attribué aux *Mots* (*Lire aujourd'hui Les Mots de Jean-Paul Sartre*, Paris, Hachette, 1975, p. 36) sera retrouvé par le lecteur du récit de Gyergyai.

⁷ « les accélérations fulgurantes, des retournements de situation viennent sans cesse renouveler l'espèce de suspense sur lequel est fondé le livre » (Ph. Lejeune, *op. cit.*[5], p. 230).

un jeu délicat des ramifications syntaxiques⁸. « Voici venir l'heure – dit-il – où je ne peux plus résister à ce que m'ordonnent la fidélité et la mémoire » (*AF* 5). Et Jean-Paul Sartre de conclure : « ma seule affaire était de me sauver – rien dans les mains, rien dans les poches – par le travail et la foi » (*LM* 212). Deux monuments de la mémoire, deux grands livres sont là pour nous dire si leurs auteurs ont répondu à leur propre attente.

SÁNDOR KISS

Université de Debrecen
Courriel : kisss@delfin.unideb.hu

⁸ Notons ici que malgré l'accueil critique favorable du livre, la beauté du langage de Gyergyai – traducteur et disciple de Proust – semble être passée inaperçue.